

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers /  
Couverture de couleur
- Covers damaged /  
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /  
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /  
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /  
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /  
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /  
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /  
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion  
along interior margin / La reliure serrée peut  
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la  
marge intérieure.
  
- Additional comments /  
Commentaires supplémentaires:      Pagination continue.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /  
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /  
Qualité inégale de l'impression
  
- Includes supplementary materials /  
Comprend du matériel supplémentaire
  
- Blank leaves added during restorations may  
appear within the text. Whenever possible, these  
have been omitted from scanning / Il se peut que  
certaines pages blanches ajoutées lors d'une  
restauration apparaissent dans le texte, mais,  
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas  
été numérisées.



## L'ESPRIT FRAPPEUR.

PAR CHARLES AMEAU.

Le vieillard qui m'a raconté cette histoire est plein de vie et prêt à vous en garantir l'exactitude.

Lisez, n'ayez pas trop peur ; ensuite, passez l'Album à votre voisin.

C'est le vieillard qui parle :

« Cette nuit-là, nous n'avions pu dormir dans la maison. Soit l'effet de la chaleur du poêle—dans lequel j'avais mis une bûche de forte taille sur les onze heures—soit autre chose, nous étions tous éveillés—ma mère, ma sœur, mon petit frère et moi, lorsque vers quatre heures du matin nous entendîmes une succession rapide de coups frappés comme avec le joint des doigts d'une main fermée sur les panneaux d'une porte.

Pan, pan, pan, pan, etc., etc.,

—Quelqu'un frappe à la porte, dit ma mère.

Sans trop me rendre compte de ce que je faisais, je sautai à bas du lit et en moins de trente secondes j'étais dehors.

A la porte, sur le trottoir, dans la rue—personne.

Je remontai l'escalier et fit mon rapport en conséquence.

—Voilà qui est étrange, remarqua ma sœur, nous avons tous entendu très distinctement les mêmes coups.....

Elle n'acheva pas—le frapement venait de recommencer. C'était, à ne pouvoir se tromper, dans la direction du bas de l'escalier, vers la porte qui donne sur la rue.

Sans réfléchir, ou plutôt obéissant avant tout à ma nature impétueuse, je m'élançai vers l'escalier pour avoir raison de cette étrange signal, mais ma mère, ma sœur et mon jeune frère ne firent ensemble qu'un bond au devant de moi pour m'empêcher

d'exécuter ce dessein. Je les regardai avec surprise. Leurs traits bouleversés, la pâleur de leur visage, leurs gestes, tout me disait en moins de temps qu'il n'en faut pour le lire, quelle terreur s'était soudainement emparé d'eux.

Je vous avoue que je ne perdis pas un instant—je fis de même et commençai à trembler de tous mes membres. J'avais peur de l'audace que je venais de montrer—peur de n'avoir pas eu peur d'abord.

\* \*

Quelle nuit nous passâmes ! Je ne vous la raconterai pas, c'est à vous de l'imaginer, si jamais il vous est arrivé d'avoir eu peur, peur, peur !

Dès le matin, tout le voisinage savait notre aventure. Je dois dire que nous l'avions racontée très-honnêtement—correctement, si je puis m'exprimer ainsi—mais il fallait voir les transformations qu'elle subissait en passant de bouche en bouche ! Ma mémoire, un peu rebelle à soixante douze ans, en a retenu à peine quelques détails. Ce fut pendant cinq jours le sujet de tous les commérages du quartier.

Nous mêmes, effrayés outre mesure par ces récits impossibles, nous en étions arrivés à ne plus fermer l'œil et à requérir les services de nos voisins assez complaisants pour venir coucher chez nous chaque soir.

Enfin le sixième jour, nous regûmes la nouvelle, nouvelle terrifiante—que notre père parti pour un voyage, avait été tué dans un accident de chemin de fer et qu'au lieu de le revoir revenir à la maison comme de coutume, le prochain convoi nous ramènerait son cadavre ! ...

En comparant la date et l'heure de sa mort, nous nous aperçûmes que cela correspondait à la nuit et à l'heure où les coups mystérieux avaient frappé nos oreilles..."

\* \*  
\*

Le conteur nous voyant sous l'empire d'un saisissement facile à comprendre, en profita pour suspendre son récit, allumer sa pipe et tisonner un tautinet le feu de cheminée qui jetait dans la chambre ses lueurs tremblotantes.

\* \*  
\*

Un instant après il reprit.

" Cette fois, le village entier se mêla de l'affaire. Notre demeure devint l'objet de la curiosité publique; c'était à qui s'y montrerait le nez. On n'a pas d'idée de la multitude d'anecdotes qui coururent à ce sujet sur notre compte, et sur le compte de toutes les familles où des événements de cette nature s'étaient produits autrefois, car il est bon de vous dire que j'ai toujours été étonné d'entendre, à la moindre mention d'un fait merveilleux ou tout simplement inexpiqué, nombre de personnes en citer vingt autres analogues et tous plus ou moins attachés à leur histoire intime.

Deux jours et deux nuits se passèrent sans nouvelle manifestation du phénomène.

Nous vivions en compagnie d'une vieille tante et de son frère, lesquels étaient accourus chez nous à la nouvelle du malheur qui venait de nous frapper.

\* \*  
\*

Le troisième jour, en plein midi, comme nous allions nous mettre à table, pan, pan, pan!...

Ma tante et ma sœur s'évanouirent. Ma mère et mon frère poussaient des cris, tandis que mon oncle et moi nous nous précipitons dans le corridor, d'où semblaient venir les coups en question.

Rien dans le corridor. Rien à la porte, que nous ouvrons toute grande. Notre bon chien Scapin, souple épagneul aux yeux intelligents, se démenait dans nos jambes comme s'il eut compris ce qui se passait, et paraissait très mal à l'aise de notre embarras. Je le caressai avec affectation, dans l'espoir que ma mère et mon frère qui nous avaient suivi, jugeraient par là que je ne faisais pas un cas majeur de ce que nous venions d'entendre. Le gentil Scapin retourna tranquillement se coucher sur la peau de mouton teint qui lui servait de canapé au bas de la porte du salon. Déjà, ma sœur et ma tante étaient revenues à elles. Nous nous retrouvions dans la salle à manger..... mais point d'appétit parmi nous, je vous l'assure!

\* \*  
\*

Vous ne saurez jamais par quelles transes nous passâmes durant les quinze jours qui suivirent. Il suffit de vous mentionner,—outre le chagrin de la perte de notre père, et le va et vient des gens chargés de mettre ordre aux affaires de la succession,—les deux nouvelles alertes qui nous survinrent, l'une

à cinq heures du matin, et l'autre vers huit heures du soir. Cette dernière eut lieu au moment où monsieur le curé était à la maison, et il peut certifier avoir entendu le roulement de dix ou douze coups rapides, frappés comme avec le doigt replié dans la porte de la rue.

\* \*  
\*

Le lendemain, monsieur le curé revint trois fois nous visiter. Rien ne s'était produit de nouveau. A voir la façon dont il tremblait la tête lorsque nous abordions ce sujet, je pensais bien qu'il avait conçu des doutes, et qu'il guettait une occasion propice pour adopter une opinion définitive là-dessus. Il avait prié, il priait chaque jour avec nous à cette intention, toutefois, il prétendait que si le bon Dieu avait voulu se servir de moyens surnaturels pour nous donner des avertissements, etc., nous saurions à cette heure ce que cela signifiait. Le bon Dieu, disait-il souvent, ne fait pas de farces;—s'il veut communiquer avec nous par de semblables procédés, il est bien étonnant qu'il prolonge et qu'il n'en soit pas encore venu aux explications. Enfin, attendons encore, nous verrons.....

\* \*  
\*

Comme il parlait, le dos tourné au poêle du corridor qui chauffait à toute ardeur, et les yeux fixés sur mon chien Scapin qui reposait presque à ses pieds, le long de la porte du salon, comme d'habitude, ... pan! pan! pan!... trois coups distinctement frappés dans la porte du salon nous firent bondir de stupeur

Ah! ah! ah! fit monsieur le curé sur un ton moitié riant, moitié surpris, en voilà une bonne! ah! une bonne!! Je m'en doutais bien, mais...

Pan! Pan! Pan!..... recommença.

Et tous nos yeux suivirent la direction de ceux du curé qui se fixaient sur mon bon chien Scapin, lequel avait relevé sa tête quelque peu et de la patte gauche de derrière se grattait le flanc avec un entrain superbe. Cette patte gauche repliée à demi formait un coude dur et ferme qui toquait d'aplomb dans la porte à chaque mouvement de la bête. De là les coups secs, pan, pan, pan, qui nous avaient quasi fait mourir de peur et dont le bruit incompréhensible s'était répandu dans le public.

\* \*  
\*

Là-dessus, le bonhomme secoua les cendres de sa pipe, nous regarda un instant, puis, jugeant que l'historiette avait produit son effet—il éclata de ce rire franc et clair du narquois heureux du tour qu'il vient de jouer à ses auditeurs.

Pour ma part, j'avais commencé à rire dès le début du récit, en l'entendant parler d'accident de chemin de fer qui se serait passé, il y a plus de cinquante ans, et, par suite de cette simple notion de chronologie, je n'avais pas donné beaucoup dans le merveilleux de l'esprit frappeur.

Et vous?

Octobre 1872.

CHARLES AMÉAU.



## LES FRÈRES TENEBRES.

(Suite.)

Cela ne prouvait rien, veuillez réfléchir : c'étaient deux hommes adroits, et il ne fallait pas que les frères Ténèbres pussent se douter qu'on soupçonnait leur présence,

Certes, elle était bien belle cette jeune fille, mais à la mieux considérer, plusieurs, parmi ces dames, trouvaient en elle quelque chose d'effrayant. Quoi ? Sait-on définir ces vagues avertissements ? Ce n'était ni le saphir limpide de sa prunelle, ni la délicate transparence de son teint, ni la pureté virginale de son maintien, ni l'aurole de ses blonds cheveux. Non. Rien de tout cela en particulier, mais l'ensemble ! Ecoutez ! elle était trop belle !

Quant au vieillard, le chevalier Ténèbre avait beau cacher son front satanique sous les masses vénérables de cette chevelure de neige. Quelques-unes de ces dames n'étaient pas d'hier ! Quelles rides profondes ! quel teint ravagé ! quelle force ! mais quelle fatale tristesse !

On pouvait aller dans la plaine du Grand-Waraden et chercher, sous la moisson, les tombes noires ; on pouvait soulever les pierres qui portaient les mystérieuses inscriptions. Rien dans les tombes ! C'était ailleurs qu'il fallait trouver aujourd'hui le chevalier Ténèbre et le prêtre vampire.

L'orchestre donna deux longs accords, suivis d'une batterie arpégée, sur laquelle Mlle d'Arnheim entonna le *Fons amoris* de Haydn. Elle avait une voix de mezzo-soprano d'une sûreté magnifique et d'une incomparable valeur. Ces dames avaient attendu une contralto, mais elles n'en étaient plus à s'attarder aux objections de la raison.

Dans son embrasure, Gaston buvait avec délire à cette coupe enchantée ; — près de la porte, monsignor Bénédicte posait sa main ouverte au-devant de ses yeux, sans doute pour cacher son regard inquisiteur. Celui-là jouait au dilettante, mais Mme la princesse, qui le guettait, croyait voir une lueur perçante au travers de ses doigts. C'était son regard, fixé sur Dlle d'Arnheim.

Lorsque la dernière note mourut dans le gosier de la virtuose, et pendant que l'orchestre frappait ses derniers accords, M. le baron d'Altenheimer, qui jusqu'alors était resté froid comme un bronze, donna bruyamment le signal des applaudissements. Ces dames l'imitèrent aussitôt, pensant que cela faisait partie de leur rôle. Les deux prélats et en général la partie mâle de l'assemblée, pris d'une admiration plus sincère, applaudirent avec entraînement. Ce fut un véritable triomphe ; aucune protestation ne vint rompre l'unanimité des acclamations. Gaston seul n'applaudissait pas, parce qu'il avait ses deux mains appuyées contre son cœur.

Il y eut une circonstance singulière. Aux premiers bravos, la grande figure du vieillard qui se tenait assis à gauche de l'orchestre et un peu en

arrière se redressa. On eût pu lire dans ses yeux un étonnement pénible, et comme une expression de fierté blessée ; puis sa tête blanchie retomba sur sa poitrine, et deux grosses larmes roulèrent dans les rides de ses joues. Mlle d'Arnheim rougit des épaules jusqu'au front, salua profondément, saisit le bras de son père et disparut.

M<sup>sr</sup> de Quélen fit le tour de son cercle et recueillit les suffrages avec un paternel plaisir. On attendait de toutes parts : Charmant ! charmant ! un gosier admirable ! de l'âme ! un merveilleux style ! Ceux qui ont l'oreille fautive et sourde, majorité dans toute salle de concert, parlaient plus haut que les sensitifs, et ces dames, rendues corps et âme à leur nouvelle profession, enchérissaient chaudement sur le tout.

M. le baron d'Altenheimer était redevenu statue. Son regard, mystérieux comme un livre fermé, ne répondait rien à tous ces beaux yeux interrogateurs qui se fixaient sur lui. Le moment n'était pas arrivé : il fallait de la prudence !

Il y avait cependant une curiosité qui bouillait mieux et plus fort que les autres impatiences. Mme la princesse n'y tenait plus ! Elle se tourna vers son fils qui rêvait, Dieu sait à quoi, dans son embrasure, et lui fit signe de la venir trouver. M. le marquis de Lorgères s'éveilla et obéit.

— Gaston, lui dit-elle tout bas et avec beaucoup de mystère, vous savez ce qui se passe ici ?

— Ce qui se passe, madame ? répondit Gaston ; oui, certes.

— Voulez-vous me rendre un service ?

— Avec plaisir.

— Ce serait de lier conversation... adroitement, vous comprenez..., avec M. le baron d'Altenheimer, et....

— Mais, s'interrompit-elle avec découragement, vous êtes si timide, mon pauvre enfant.

Elle ajoutait en elle-même, nous le croyons : — et si simple !

— Et quoi ? demanda cependant Gaston d'un accent que sa mère trouva, ma foi, fort délibéré.

— Et de vous informer près de lui, acheva-t-elle avec un sourire où naissait un espoir, si ce sont eux que nous venons de voir.

— Eux..., répéta Gaston ; eux qui, madame, je vous prie ?

La princesse frappa du pied et répondit :

— Mon Dieu ! les Frères Ténèbre !

Gaston la regarda d'un air stupéfait. Elle vit bien qu'elle avait eu tort d'espérer. Gaston n'était pas encore à la hauteur.

— Allez, dit elle pourtant, et faites comme vous pourrez.

Gaston n'hésita pas. Il alla tout d'un temps vers M. d'Altenheimer. Sa mère le suivait de l'œil et se disait :

—Son frère, M. le duc, s'est développé de trop bonne heure. Ce pauvre Gaston lui, est bien en retard. Pourvu que cela vienne !...

Gaston, en ce moment, abordait très-résolument le baron qui lui prodiguait les saluts dont il comblait si volontiers tout le monde. Gaston n'avait pas l'air déconcerté. La conversation s'établit tout de suite entre lui et M. d'Altenheimer. Gaston parlait, en vérité, très-librement et se faisait écouter.

L'heureuse mère ! deux fois heureuse, car elle voyait le progrès de son fils et son fils allait lui apporter des nouvelles, l'heureuse mère triompha dans son cœur et pensa : cela viendra !

Le mot de tous les mères !

Voici cependant comment M. le marquis Gaston de Lorgères accomplissait la mission hautement confidentielle dont M<sup>me</sup> la princesse l'avait chargé.

—Monsieur le baron, dit-il, je vous ai écouté ce soir avec autant de plaisir que d'attention.

—Je rends grâce à M. le marquis..., commença l'Allemand.

—Et vous le comprendrez, poursuivit Gaston, lorsque vous saurez qu'à l'intérêt si remarquable de votre récit se joignait pour moi toute une série de considérations de famille. Nous sommes, monsieur le baron, les neveux à la mode de Bretagne du feld-maréchal Victor de Rohan, prince de Guéméné, duc de Rohan, de Bouillon et de Monthazon, qui, actuellement, réside en Hongrie...

Altenheimer s'inclina.

—Et du chef de feu la duchesse, poursuivit le jeune marquis, morte sans enfants, comme vous pouvez le savoir, nous possédons là-bas, vers Debreczin, quelques propriétés qui ne laissent pas que d'être considérables...

La princesse se disait :

—Ah ça ! que lui raconte-t-il donc ? M. le baron a l'air de lui prêter grande attention !

Ce n'était que la pure vérité : M. d'Altenheimer était tout oreilles. Gaston poursuivit :

—D'après certaines digressions qui ont ajouté beaucoup pour moi au piquant de votre récit, j'ai vu que vous vous plaisiez à cacher sous le frivole esprit du conteur un grand fonds de science solide...

—Ah ! monsieur le marquis !...

—Veuillez permettre... Ceci n'est pas du tout un compliment, mais bien une transition pour arriver à réclamer de vous un bon office.

—Mille grâce... Il s'agit de nos propriétés de Hongrie... Mon frère, M. le duc, a fait quelques imprudences de jeunesse, et comme il avait une portion de son bien venue, il a pu grever d'hypothèques sa terre de Niszar. Il y a sept cents lieux de Paris à Debreczin. Sans accuser les hommes d'affaires allemands ou hongrois, je pose le fait : la terre de Niszar a été vendue aux enchères publiques pour payer les créanciers hypothécaires...

—Combien y a-t-il de temps de cela ? demanda vivement le baron.

—Trois ans... peut-être quatre ans...

—Vous êtes bien sûr qu'il n'y a pas cinq ans révolus ?

—Parfaitement sûr, mon frère, M. le duc, n'a que vingt-sept ans.

—Et il lui a fallu le temps de manger sa terre : c'est juste... Eh bien, monsieur le marquis, je suis tout à vous.

—Je ne suis pas sans avoir oui parler, continua posément Gaston, de la loi hongroise qui règle les rémérés légaux après vente forcée. Seulement, les auteurs magyars ne sont point traduits en France, et leur latinité ne m'a paru très-claire... Mayruth fixe à quatre ans le délai du rachat facultatif et de plein droit...

—Mayreuth, s'écria le baron en restituant l'orthographe du nom, est un âne pédant et entêté qu'on ne lit plus... La cour d'Autriche, en réservant à la Hongrie le bénéfice de son ancienne législation, l'a codifiée. Le délai du réméré légal et de plein droit est de cinq ans et un jour, à partir de la date des enchères publiques..., et il n'est pas sans exemple que le délai ait été prorogé sur demande adressée à la chancellerie, avec pièces à l'appui...

A son tour, Gaston s'inclina en cérémonie.

—Monsieur le baron, dit-il en prenant congé, je vous prie de recevoir tous mes remerciements.

—Ah ça ! marquis, s'écria sa mère comme il revenait vers elle, me ferez-vous la grâce de me dire quel sermon en trois points vous lui avez prêché ?

—Madame, répondit Gaston avec un sourire que la princesse ne lui avait jamais vu, je commence mes études diplomatiques. Ces conseillers privés, croyez-moi, sont bien difficiles à tourner.

—Il n'a pas voulu vous répondre ?

—Si fait.

—Dites alors, s'écria la princesse avec pétulance, dites donc vite !

—Ma mère, M. le baron m'a répondu que les deux hommes en question sont-ici...

—Ah !... j'en étais bien sûre !

—Mais que personne, acheva tranquillement le jeune marquis, vous entendez : ni vous, ni qui que ce soit ici, ne les a encore devinés.

—Ah !... fit encore la princesse, mais sur un mode bien différent : il s'est tout uniment moqué de vous ?

Gaston lui baisa la main avec une grâce qui lui donna encore à réfléchir.

—Madame, répondit-il avec une toute légère nuance de moquerie qui acheva de renverser la princesse, voulez-vous que je vous rende un second et bien plus signalé service ?

—Lequel, Gaston ?

—Voulez-vous que je me rende dans la chambre voisine, prendre langue auprès de M. d'Arnheim lui-même ?

—Et lui demander s'il est le chevalier Ténèbre ?... ricana la princesse.

—Le savoir sans le demander, madame ? rectifia Gaston.

La princesse lui secoua la main et attira son oreille tout contre sa bouche.

—Si tu fais cela, Gaston, dit elle, je te donne un tilbury pareil à celui de ton frère !

—Je préfère autre chose, madame, prononça gravement le jeune marquis.

—Quoi donc ? voyons ! parle !

—Promesse solennelle, répondit Gaston, de ne

point me parler de ma cousine Emerance pendant six semaines.

La princesse montra en un rire franc ses dents qui étaient encore très belles.

—Monsieur le marquis, dit-elle, je vous défends d'être amoureux ! car il faut qu'il y ait en tout ceci une baguette de fée !

Elle le menaça d'un doigt caressant et ajouta :

—Allez !... et prenez bien garde que cette M<sup>lle</sup> d'Arnheim est un vieux prêtre mort depuis quatre cents ans !

Le jeune marquis se dirigea vers M. de Quélen et lui dit :

—Monseigneur, ma chère m'a chargé de parler à M. d'Arnheim pour des leçons.

—Toujours excellente ! murmura l'archevêque qui prit Gaston par la main et le conduisit lui-même à la porte située derrière l'orchestre. Il l'ouvrit.

—Mon bon monsieur d'Arnheim, poursuivit-il en élevant la voix, je vous amène un ambassadeur. C'est le commencement. S'il plaît à Dieu, notre chère enfant sera bientôt obligée de refuser des leçons !

Il referma la porte sur Gaston. Il n'y avait dans cette chambre que le vieillard et sa fille. M<sup>lle</sup> d'Arnheim, à la vue du jeune marquis, changea deux ou trois fois de couleur. Son père baissa les yeux, tandis que le rouge lui montait violemment au visage. Gaston, si éloquent tout à l'heure, restait devant eux la pâleur au front et le silence aux lèvres.

#### VII.—DEMANDE EN MARIAGE.

De l'autre côté de la porte, le concert continuait. L'orgue de Nuremberg gazouillait, sous les doigts de monsieur Benedict, une petite musique charmante, le fameux Noël de Bologne : *Jesu bambino*.

Entre nos trois personnages, le silence n'avait pas encore été rompu, et le malaise grandissait. M. d'Arnheim sembla faire enfin un très-pénible effort sur lui-même et débuta ainsi :

—Vous venez, monsieur, pour vous arranger avec moi au sujet de leçons à donner par ma fille ?...

Il s'arrêta. Nous ne saurions exprimer ce qu'il y avait de hauteur humiliée, de noblesse écrasée, de regrets amers, et cependant aussi de résignation, de mélancolie et de tendresse dans ce peu de paroles prononcées par le vieillard.

Gaston fit un pas vers lui.

—Prince, dit-il à voix basse, vous vous trompez, je ne viens pas pour cela.

—Prince ! répéta M. d'Arnheim, dont tous les membres se mirent à trembler, pendant que sa fille cachait entre ses mains son visage baigné de larmes : prince !.....

Puis il ajouta, en posant ses poignets frémissants sur les bras de son fauteuil, afin de se lever :

—A qui croyez-vous parler, monsieur ?

—Je sais, répondit Gaston dont l'accent se raffermait, que je parle à Chrétien Bazzin, prince Jacoby. La tête du vieillard tomba sur sa poitrine.

—Qui vous a dit cela ? demanda-t-il d'un air sombre.

—Léonor, votre fille.

—Léonor !... ma fille !

Il se tourna vers M<sup>lle</sup> d'Arnheim qui avait les

mains jointes, pour implorer peut-être le silence de Gaston.

M. d'Arnheim se redressa.

—Qui êtes vous ? demanda-t-il encore.

—Gaston de Monfort, marquis de Lorgères, deuxième fils du prince de Montfort.

—Ah !... fit M. d'Arnheim, dont le regard alla et vint du jeune homme à la jeune fille.

Puis il interrogea une dernière fois.

—Et que me voulez-vous, monsieur le marquis de Lorgères ?

—Je veux vous demander la main de votre fille que j'aime et qui m'aime.

Ceci fut prononcé d'une voix distincte, la tête haute et le regard assuré.

M<sup>lle</sup> d'Arnheim avait fermé les yeux et s'était laissée choir sur un siège.

Dans le salon voisin, la jolie voix de monsieur perlait le chant d'un autre Noël, et récoltait, à la fin de chaque strophe, une moisson d'applaudissements mérités.

Le vieillard regarda encore une fois sa fille. Ce n'était pas de la colère qui était dans ses yeux, c'était un morne accablement.

—Tu me trompais !... murmura-t-il.

M<sup>lle</sup> d'Arnheim s'élança vers lui ; son geste la repoussa sans rudesse, tandis qu'il ajoutait en s'adressant à Gaston :

—Monsieur le marquis, prendre le dernier bien d'un désespéré, c'est voler sur l'autel !

—Mon père, mon bon et noble père ! s'écria la jeune fille, je ne me séparerai jamais de vous, et je jure que je n'ai mérité aucun reproche.

—Alors, dit le vieillard en jetant un regard de mépris sur Gaston, celui-là est un fou : qu'il se retire !

—Pas avant d'avoir votre parole, prince repliqua le jeune marquis : j'ai dit la vérité, j'aime votre fille ; elle m'aime, et je sollicite sa main.

—Vous avez parlé à cet homme, Léonor ? demanda M. d'Arnheim.

—Jamais, mon, répondit celle-ci d'une voix défaillante.

—Comment donc ose-t-il se vanter ?...

—Mon père, interrompit la jeune fille en se laissant glisser à ses genoux ; il ne se vante pas... Mais s'il le sait, son cœur le lui a dit, car nous n'avons jamais échangé une parole.

—Il y a ici une énigme..., commença le vieillard dont le front sévère se couvrit d'un nuage.

Sa fille l'interrompit encore :

—Il n'y a rien, mon père, dit-elle, que ma tendresse pour vous et notre destinée. Pendant que vous étiez malade, et après avoir vendu tout ce que je possédais au monde, il m'arriva un jour d'aller chercher des remèdes sans avoir l'argent qu'il fallait pour les payer. On refusa de me les donner à crédit. Je m'assis sur la borne, au coin de la boutique, anéantie et découragée.

—Et tu demandas l'aumône, enfant ! s'écria M. d'Arnheim, dont l'œil s'alluma.

—Je l'aurais fait, mon père, si la pensée m'en était venue. Mais tout était perdu en moi, et je ne songeais plus qu'à revenir près de vous, afin de mourir avec vous. M. le marquis passait ; il s'arrêta devant moi ; je ne le voyais pas. Mina m'avait suivie ; Mina alla vers lui...

A ce nom de Mina, une petite chienne épagneule noire sortit de dessous le fauteuil de M. d'Arnheim, pour sauter sur une chaise et de là sur la table auprès de laquelle Gaston se tenait debout. Elle se mit à lécher la main de Gaston. Le vieillard détourna les yeux.

—Je me souviens que je priais Dieu ardemment, du fond de ma détresse, continua M<sup>lle</sup> d'Arnheim. Je lui demandais de faire un miracle et d'envoyer à mon père cette manne que les oiseaux célestes apportaient aux abandonnés du désert. Quand Mina revint, M. le marquis n'était plus là, mais Mina posa son museau sur mes genoux, et dans les plis de ma robe, je vis briller une pièce d'or...

M. d'Arnheim laissa échapper un gémissement. Mina sauta d'un bon sur le tapis et voulut lui faire une caresse ; il l'écarta de ce même geste doux et triste qui avait repoussé sa fille.

—Nous ! les Baszin ! murmura-t-il.

Puis il demanda d'une voix qui allait s'altérant :

—Cela s'est-il renouvelé ?

—Vous avez été malade pendant trois mois, répondit la jeune fille. Ce grand et riche hôtel que vous aviez coutume d'admirer, c'est la maison de la princesse de Montfort ; sais-je comment Mina en apprit la route ? Quand il ne restait plus rien de la pièce d'or, Mina sortait, et toujours elle revenait avec la manne.

—Et vous saviez d'où venait la manne, n'est ce pas ?

—C'était de Dieu que je l'avais implorée, mon père.

—Et vous laissiez sortir Mina !... Et vous n'aviez pas honte !

Les lèvres du vieillard tremblaient ; ses paupières battaient comme si elles eussent fait un effort pour contenir des larmes.

—Mon père, prononça M<sup>lle</sup> d'Arnheim à voix basse, je laissais sortir Mina parce qu'elle me rapportait le souffle de votre poitrine et le sang de vos veines..., et je n'avais pas honte parce que j'aimais déjà la main par laquelle Dieu nous envoyait sa manne.

—Merci ! murmura Gaston, les yeux humides.

—Mais qu'espérais-tu ? qu'espérais-tu, malheureuse enfant ? s'écria le vieillard avec angoisse.

M<sup>lle</sup> d'Arnheim releva vers le ciel son regard angélique et répondit :

—Mon père, j'espérais en Dieu.

Il y eut un silence. Monseigneur Bénédicte chantait toujours ses gentilles dévotions d'Italie. M. d'Arnheim regarda Gaston en face, puis il lui tendit la main.

—Chrétien Baszin, prince Jacobyi, comme vous l'appellez et comme il se nommait en effet autrefois, vous est redevable, monsieur le marquis, prononça-t-il avec lenteur. Il voit en vous un noble et généreux jeune homme. Peut-être même eût-il été flatté de votre recherche au temps de son bonheur ; mais il n'ignore pas que la maison de Montfort est une des plus riches de France. Chrétien Baszin ne permettra jamais que sa fille entre dans quelque famille que ce soit, sinon par la porte grande ouverte : il ne possède plus rien que sa fierté. Que M<sup>me</sup> la princesse de Montfort vienne chercher elle-même la prin-

cesse Jacobyi, si c'est en effet le sort, et que Dieu veuille l'union de deux grandes races !

—Cela se doit et cela se fera, répondit Gaston sans hésiter : prince, je prends votre parole.

Qu'elle était, cependant, cette cousine Emerance dont M<sup>me</sup> la princesse parlait trop souvent à Gaston ? M. le marquis ne s'avancait-il pas beaucoup pour un jeune homme timide ? Nous ne savons, en vérité, si sa mère eût été heureuse ou désolée de l'entendre. Celui-là, ce nous semble, brisait sa coquille d'un seul coup de bec et en sortait avec toutes ses plumes !

Il serra la main de M. d'Arnheim et baisa respectueusement la main de la jeune fille. C'étaient comme des fiançailles conditionnelles. Puis, se relevant et d'un ton bref :

—Prince, reprit-il, reconnaissez-vous, si le hasard vous plaçait en face d'eux, les deux Tziganes qui reçurent l'hospitalité au château de Chandor, la nuit où votre fille fut enlevée ?

M<sup>lle</sup> d'Arnheim tressallit et devint pâle comme une statue d'albâtre.

—Comment savez-vous ?... balbutia le vieillard.

—Il me reste à vous expliquer beaucoup de choses, prince, interrompit le jeune marquis, mais ce n'est ici ni le lieu, ni l'heure. Je vous supplie de vouloir bien me répondre à ma question.

—Je les reconnâitrais, dit M. d'Arnheim entre ses dents serrées, dans dix ans comme aujourd'hui ?

Gaston prêta l'oreille : monseigneur Bénédicte avait fini de chanter.

—Prince, poursuivit-il, vous êtes destiné à vous trouver, ce soir peut-être, en face de ceux qui ont consommé votre malheur....

—Il se pourrait !... s'écria le vieillard.

—Nous avons parlé plus d'une fois de Dieu dans cette entrevue, dit Gaston gravement. Ce sont des voies inconnues que les siennes. Une personne qui me paraît digne de foi a annoncé, pour ce soir, la présence des frères Ténèbre dans les salons de l'archevêque de Paris. Quand M<sup>lle</sup> d'Arnheim va paraître, vous la suivrez sans doute. Regardez bien, mais cachez bien aussi votre colère légitime et vos justes ressentiments. Il vous importe, il importe à votre fille et aussi à moi, votre gendre, que nul, excepté moi, ne pénètre votre secret. Nous serons éloignés l'un de l'autre : il nous faut un signal. Si vous reconnaissez les deux malfaiteurs, promettez-moi deux choses : d'abord l'abstention la plus absolue, ensuite ce geste, dessiné ostensiblement, et non pas un autre.

Il posa les cinq doigts de sa main droite étendue sur son front.

M. d'Arnheim hésita un instant, puis il dit :

J'ai confiance en vous, jeune homme, et je ferai selon votre volonté.

Comme s'il n'eût attendu que cette promesse, M. le marquis de Lorgère s'inclina par deux fois mettant dans le sourcil qu'il adressait à Lénor tout ce qu'il lui était défendu d'exprimer par des paroles, et se dirigea rapidement vers la porte opposée à celle qui lui avait donné entrée. Il traversa le vestibule, descendit l'escalier et gagna les jardins. Ce n'était pas pour calmer son sang trop bouillant, ou rafraîchir sa tête nue, que M. le marquis de Lorgères se livrait à cette promenade nocturne. Il allait, regardant autour de lui attentivement et

s'arrêtant même parfois pour écouter. La nuit était noire, mais Paris ne dormait pas, et l'on entendait encore au lointain ses grands murmures : au-dessus de ces bruits sourds, on en pouvait saisir

de plus voisins et de plus distincts : des pas, des chuchotements, des rires étouffés ; les ténèbres étaient habitées autour du château.

(A continuer.)

## LA METAMORPHOSE.

Conte pour les petits enfants.

(Suite et fin.)

Pendant que le coiffeur, affairé, racontait avec vivacité toutes les admirables coiffures qu'il avait faites, le soir même, pour la fête où devait aller Églantine, la chatte sauta légèrement sur le lit, et alla bien doucement se coucher au milieu de la guirlande, de manière qu'il n'y eut pas une seule fleur qui ne fut écrasée par le poids de son corps. Il avait beaucoup plu ce jour-là, Sophie avait couru dans la rue, et elle joignait à tous ses charmes celui d'être crottée horriblement ; si bien que chaque rose fut à l'instant mouchetée, mouillée et fanée comme si elle avait subi un orage ; avec cette différence qu'une rose des champs peut se ranimer au soleil, et sur celles-là ne pouvaient plus jamais revivre.

Quand le coiffeur eut terminé sa natte, qu'il voulut prendre la guirlande pour la poser sur la tête d'Églantine, et qu'il saisit, au lieu de ces belles fleurs, les deux oreilles d'un chat, il recula épouvanté.

Quelle fut sa douleur en voyant l'état misérable auquel était réduite la guirlande ! les roses, pendantes et meurtries, couvertes de boue, incapables même de figurer sur le chapeau d'une bergère en cabriolet, le Mardi-Gras !

—Mademoiselle, s'écria-t-il, il me sera impossible de vous coiffer avec cela !

Et il montrait, d'une main indignée, la malheureuse guirlande déflorée.

Églantine n'était point coquette ; elle avait raison, elle était si belle ! La vue de ce paquet de fleurs crottées, loin de la fâcher la fit rire.

—Je vois qu'il me faut renoncer à mettre cette guirlande aujourd'hui, dit-elle : Fanny, donnez-moi cette branche de lilas que j'avais l'autre jour ; toutes les fleurs vont également bien avec une robe de crêpe blanc.

A ces mots, Sophie s'élança hors de la chambre dans un désespoir impossible à imaginer. Elle s'irritait de tant de patience : « Quoi ! pensait-elle, pas même coquette ! on lui gâte toute sa parure ; et cela, qui ferait tant de peine à d'autres femmes, ne lui donne pas seulement un peu d'humeur ! »

Sophie reprochait à Églantine sa douceur comme un crime ; elle l'accusait d'insouciance ; elle ne pouvait lui pardonner un bon caractère qui dérangeait tous ses projets, renversait toutes ses espérances. C'est ainsi que nous prenons souvent pour

un défaut, chez nos amis, une bonne qualité qui nous gêne.

### CHAPITRE 9<sup>ème</sup>.

#### LE RESSENTIMENT.

Sophie passa un mois dans la tristesse et le découragement ; elle s'ennuyait horriblement d'être chatte, de ne pas voir sa mère ; elle s'imaginait que M<sup>me</sup> Épernay avait adopté une de ses cousines, et cette pensée la faisait pleurer de jalousie.

Elle désespérait de jamais parvenir à fâcher sa maîtresse, ou du moins elle sentait que pour l'irriter il faudrait lui faire une peine sérieuse, et elle ne pouvait s'y décider.

Sophie voulait bien reprendre sa première forme ; mais il lui en coûtait d'être ingrate et d'affliger cette bonne Églantine, qui avait tant de soins pour elle : cependant le désir de voir sa mère l'emporta.

Églantine avait un petit frère, dans la chambre duquel sa chatte ne pouvait jamais entrer. On l'avait toujours éloignée sévèrement, dans la crainte que l'enfant ne fût égratigné par elle.

Malgré toute la vigilance des gens de la maison, Sophie trouva le moyen de s'introduire dans la chambre, auprès du berceau de l'enfant, et, comme il voulait jouer avec elle, elle lui donna un grand coup de griffe sur la joue.

Mais il arriva ce qu'elle n'avait pas prévu : l'enfant s'étant vivement retourné, le coup porta plus haut qu'elle ne voulait, et le pauvre petit enfant eut l'œil à moitié déchiré. Ses cris attirèrent Églantine. Oh ! cette fois, elle fut bien en colère ; elle repoussa Sophie avec indignation, et Sophie s'enfuit plus malheureuse encore qu'elle ne l'avait été ; car elle vit bien que jamais on ne lui pardonnerait de s'être montrée si cruelle.

Sophie n'osait plus revenir chez sa maîtresse depuis cet événement. Elle errait sur les toits, et elle passait des nuits entières à gémir. Elle ne voyait plus aucune chance de rentrer en grâce auprès d'Églantine. Elle savait que son petit frère était toujours malade, que son œil n'était pas encore guéri ; d'ailleurs, elle se rendait justice ; elle sentait bien qu'Églantine ne l'aimerait plus. Un soir, plus triste que jamais, elle était assise sur une gouttière, et réfléchissait amèrement sur la cruauté de son sort : tout à coup, elle aperçut une grande



clarté dans l'appartement qu'habitait le petit frère d'Eglantine, dans cette chambre même où on lui défendait toujours d'entrer. Une lampe, placée auprès du lit de l'enfant, avait mis le feu au rideaux ; les gens de la maison étaient à dîner, personne ne pouvait deviner ce danger.

La chambre déjà se remplissait de flammes, et le pauvre petit enfant, suffoqué par la fumée, ne pouvait déjà plus crier.

Sophie vit ce péril : elle ne perdit point la tête ; elle s'élança dans la chambre, cassant un carreau de la fenêtre, au risque de se déchirer les pattes ; puis, se pendant à la sonnette, elle fit un carillon épouvantable, qui mit sur pied en un instant tous les domestiques de la maison.

Eglantine, elle-même, accourut tout effrayée ; elle se précipita dans la chambre à travers les flammes, emporta son petit frère dans ses bras, et son émotion fut telle, qu'elle ne songea pas à s'étonner de voir sa chatte pendue à la sonnette.

Les domestiques ne furent pas si indifférents ; ils éteignirent d'abord le feu en toute hâte, puis, quand le danger fut passé, que le pauvre enfant fut rassuré, ils firent de grandes exclamations sur la manière extraordinaire, prodigieuse, inimaginable, dont il avait été sauvé. "C'était à la chatte, disaient-ils, qu'on devait de le voir en vie ; sans elle, il était étouffé. Avec quelle intelligence elle avait reconnu ce péril ! quelle adresse étonnante il lui avait fallu pour s'emparer de la sonnette ! et quelle idée merveilleuse lui avait fait s'en emparer ! Cette chatte, ajoutaient-ils, a de l'esprit comme un singe !"

Dans leur enthousiasme, ils ne s'offensaient point du tout d'être venus à la sonnette d'un chat : ce qui prouve qu'à force d'esprit, un petit personnage finit par commander à plus grand que lui, sans que nul orgueil s'en étonne.

Eglantine, entendant tous ces éloges, voulut remercier sa bonne chatte, à qui elle devait la vie de son frère. Mais Sophie, qui se rappelait le ressentiment de sa maîtresse, n'osait plus s'approcher d'elle ; et, dès que l'enfant avait été hors de danger, elle avait regagné sur son toit, ne se doutant pas que l'on fit d'elle tant de louanges.

Cependant elle n'y resta pas très-longtemps, car on l'appela de tous côtés.

—Sophie ! disait Eglantine d'une voix douce et bienveillante :

Et Sophie descendit de la gouttière, ce qui fut très-prudent, comme vous allez voir.

Elle entra timidement dans la chambre de sa maîtresse.

—Te voila, enfin, dit celle-ci en souriant.

Mais la chatte alla se cacher sous une table.

Je ne suis pas fâchée contre toi, ma belle petite chatte, reprit Eglantine. Si tu as égratigné l'œil de Frédéric l'autre jour, ce soir tu l'as empêché d'être brûlé ; tu as bien réparé ta faute ; viens donc ici, ne te cache plus.

Mais Sophie ne bougeait point de sa retraite ; elle attendait, elle espérait ce mot merveilleux et magique, qu'elle travaillait depuis si longtemps à faire prononcer à sa maîtresse.

Enfin, Eglantine, devenant plus pressante, s'approcha de la table :

—Viens donc, dit-elle d'une voix caressante ; ne

crains pas d'être grondée ; je ne t'en veux plus : So' phie, je te pardonne!!!.....

A peine eut-elle prononcé ces mots, que la prédiction du sorcier s'accomplit : Sophie reprit sa première forme ; ce qui la gêna un peu pour sortir de dessous la table : qu'aurait-ce donc été, si elle eût cessé d'être chatte pendant qu'elle était encore sur les toits ! Ce bonheur l'aurait jetée dans un bien autre embarras, vraiment.

## CHAPITRE 10<sup>ème</sup>.

### IL EST PARFOIS DE BONS MENSONGES.

On devine quelle fut la surprise d'Eglantine en voyant sortir de dessous le tapis de la table une charmante petite fille, jolie comme un ange, au lieu de la grosse vilaine chatte qu'elle s'attendait à voir paraître. Sophie, transportée de joie, se jeta aussitôt dans ses bras.

Ramenez-moi vite à ma mère, s'écria-t-elle ; comme elle va être heureuse de me revoir !

Eglantine, qui était très-sensible, comprit à merveille l'empressement de Sophie, à revoir sa mère ; mais elle voulut, avant de la mener chez elle, prévenir Mme Epernay, craignant qu'après tant de chagrin, une si grande joie ne la fit mourir.

Mme Epernay était justement de retour à Paris depuis plusieurs jours.

Cette bonne mère était bien malade. Depuis six mois qu'elle avait perdu sa fille, elle n'avait cessé de pleurer. Sophie était impatiente de la revoir, et l'on avait toutes les peines du monde à l'empêcher de courir l'embrasser. Elle ne pouvait croire que le plaisir de retrouver son enfant pût être dangereux pour elle ; les enfants ne peuvent s'imaginer qu'il y ait du danger dans le bonheur.

Eglantine, ayant pitié de son impatience, se rendit elle-même chez Mme Epernay, cherchant dans son imagination une fable pour préparer ce pauvre cœur de mère, si déchiré par la douleur, au coup inattendu d'un bonheur accablant.

Madame, dit-elle en s'approchant avec la timidité de Mme Epernay, qu'elle trouva, comme elle était tous les jours, baignée de larmes, et entourée des objets qui lui rappelaient sa fille, me pardonneriez-vous de réveiller dans votre cœur un souvenir bien douloureux?...

Ah ! mademoiselle, interrompit Madame Epernay qui devinait que c'était de sa chère Sophie qu'il s'agissait, ne craignez pas de m'attrister en parlant d'elle j'y pense toujours.

—Vous n'avez eu aucun renseignement sur le sort de cette enfant depuis le jour où elle a disparu ?

—En auriez-vous ? s'écria vivement Mme Epernay dont les yeux brillaient d'espérance ; oh ! dites, je vous en conjure !

—Je puis me tromper, poursuivit Eglantine en composant toujours son charitable mensonge ; j'ai entendu parler, par hasard, d'une petite fille à peu près du même âge que la vôtre, que des mendiants ont volée, il y a plusieurs mois, et...

—Ma pauvre Sophie ! quoi ? tu vivrais encore ! s'écria Mme Epernay dans un délire d'espérance.

—Peut-être n'est-ce pas elle, reprit aussitôt Eglantine effrayée de cette vive exaltation ; je n'ai point vu l'enfant que ces misérables ont dérobé, et je ne puis savoir si c'est le vôtre ; mais si vous me

donniez, madame, un portrait ou le signalement exact de la petite fille que vous cherchez je pourrais...

—Voici son portrait, interrompit Mme Epernay ; il est ressemblant, quoiqu'elle fût bien plus jolie.

En disant ces mots, elle détacha un médaillon quelle portait toujours à son cou.

—O mon Dieu ! s'écria-t-elle, si je pouvais la retrouver'...

A ces mots, elle tomba évanouie. On vint à son secours ; et dès qu'elle fut revenue à elle, Eglantine s'éloigna, la laissant se livrer toute entière à ce premier degré d'espoir qu'elle avait fait naître en son cœur.

Mme Epernay passa toute la nuit sans dormir, dans une agitation facile à comprendre : tantôt elle se livrait à une joie folle, ne doutant pas que sa fille ne lui fût rendue le lendemain même ; tantôt elle se décourageait, et croyait que tant de bonheur était impossible.

Le soir, elle avait reçu un billet d'Eglantine qui lui apprenait qu'elle poursuivait ses recherches ; mais qui la conjurait de ne point agir de son côté ; car ces démarches exigeaient une grande prudence.

Le lendemain, vers dix heures, Mme Epernay vit entrer Eglantine dans son appartement. La jeune fille paraissait si joyeuse, que Mme Epernay fut, par son seul aspect, préparé à une bonne nouvelle.

—J'ai beaucoup d'espoir, madame dit Eglantine : la petite fille qui est chez les mendiants est blonde, très-blonde ; elle a huit ans.

—Comme ma fille.

—Elle se nomme Joséphine ou Sophie ma nourrice, qui m'a conté cette aventure, n'a pu retenir exactement son nom ; ce qu'elle a remarqué particulièrement c'est que cette enfant a les yeux bleus, bordés de longs cils bruns, et les cheveux très-blonds.

—C'est elle ! c'est elle ! oh ! si je pouvais la voir !

—Ce soir, je la verrai , continua Eglantine.

—J'irai avec vous, dit Mme Epernay.

—Gardez-vous en bien ; si la mendicante savait qu'on soupçonne cet enfant de n'être pas le sien, elle quittera Paris dès l'instant, et nous ne pourrions la rejoindre. Laissez-moi agir seule ; vers les cinq heures, je reviendrai vous rendre compte de mes recherches.

En effet, à cinq heures, Églantine revint, et Mme Epernay, en l'apercevant, courut l'embrasser. Toute la joie qu'allait éprouver le cœur d'une mère était peinte sur le beau visage de la jeune fille.

—Mon enfant ! s'écria Mme. Epernay ; c'est elle, n'est-ce pas ?

—Oui, madame, répondit Eglantine tout émue ; c'était bien elle ; je lui ai parlé ; mais vous ne pourrez la voir que demain.

—Pourquoi cela ? dit la mère impatiente.

—C'est que, aujourd'hui...

Eglantine cherchait encore un mensonge ; mais cette mère qui était là, tremblante, aspirant après sa fille, l'appelant des yeux, lui tendant les bras ; cette joie, cette impatience si imposante, si sacrée, l'intimidait.

—Répondez, dit Mme. Epernay ; pourquoi ne puis-je l'embrasser aujourd'hui ?

—Parce que, répondit Eglantine en souriant, vous êtes encore trop faible pour une telle joie.

—Non ! non ! s'écria la pauvre mère ; le bonheur donne des forces ; je puis revoir ma fille sans mourir : rendez-la-moi ! rendez-la moi !

Alors on entendit du bruit dans la chambre voisine.

—Je devine !... s'écria Mme. Epernay hors d'elle-même ; elle est ici !... vous l'avez amenée ! Sophie ! Ma fille ! ma fille !

—Maman ! répondit une voix chérie ; c'est bien moi ; je vis.

Et Sophie, parvenant à s'échapper, courut se jeter dans les bras de sa mère.

## LE TUEUR D'OURS.

LAURE DE U... A FANNY ROSAL.

Paris, 15 avril 1855.

« Dans ma dernière lettre, ma bonne Fanny, je t'ai annoncé mon prochain voyage en Suisse ; je pars aujourd'hui même, avec mon excellent oncle ! Mais puisque la maladie de ton père te retient au fond de ta Bretagne, je veux au moins que tu fasses en imagination la même route que moi ; et de chacune de mes stations je t'envoierai mes impressions de voyage, etc. »

### II

Mademoiselle Laure de V\*\*\*partit, en effet, le 13 avril 1855, en chaise de poste, avec son oncle, le baron de Loiseroy, et n'oublia point sa promesse. De Berne, Lucerne, Chamouny et Genève, elle adressa

à son amie Fanny Rosal de volumineuses lettres contenant ses impressions,—lesquelles impressions ressemblaient à celles de tous ceux qui portent leur ennui en Suisse, pour en rapporter en échange une courbature et des sciaticques ; nous nous dispenserons de les écrire. Seulement, M. de Loiseroy, après avoir conduit sa nièce sur tous les glaciers et au bord de tous les lacs, poussa ses pérégrinations jusqu'en Savoie. Ici commence notre histoire. Laissons parler notre héroïne.

### III

LAURE A FANNY

« Je date ma lettre d'un rocher situé à quinze cents toises au-dessus du niveau de la mer, et c'est assise sur un escabeau, au coin d'un feu de bruyères

et sous le chaume d'une cabane du mont Cenis, que je prends la plume pour t'écrire, ma chère amie.

« Jusqu'ici tout ce que je t'ai raconté n'avait, je le crains, qu'un intérêt médiocre, mais je suis à cette heure sous l'impression neuve encore d'un récit qui, j'en suis sûre, te causera, comme à moi, une certaine émotion. Écoute :

« Il y a trois jours, nous arrivâmes à Aoste, un joli village couché sur le flanc d'une vallée délicieuse ; au nord, le mont Cenis dressait sa tête chauve surmonté d'un ermitage et d'une chapelle.—Mon oncle s'informa d'un guide ; le maître de l'auberge, où nous étions descendus se chargea de nous en trouver un, et l'ascension fut remise au lendemain. Le lendemain, en effet, nous fûmes éveillés de bonne heure par notre hôte : deux mulets tout harnachés attendaient à la porte, et près d'eux se tenait un homme de trente-cinq à quarante ans, vêtu du costume des montagnards savoisiens, une carabine sur l'épaule et un bâton à corne de chamois à la main. C'était notre guide.

« Il était alors six heures du matin.

« Je ne te parlerai pas de notre ascension ; elle ressemble à celle de toutes les montagnes de la chaîne alpestre : un chemin ardu, caillouteux, bordé de genévriers et de pains rabougris, de temps à autre un torrent qui roule avec fracas, et par-dessus lequel on a jeté un tronc d'arbre en guise de pont, parfois une source suintant à travers la fissure d'une roche, puis encore une sombre gorge, que l'on traverse et qui forme comme un pli gigantesque du manteau grisâtre qui semble envelopper les Alpes ;—enfin, à droite, un précipice, à gauche un roc à pic, sous les pieds une mer de collines, de vallées, de fleuves et de rivières, rubans argentés qui sillonnent des plaines immenses, fuient des deux versants des montagnes vers la mer.

« Au bout de cinq heures de marche nous étions arrivés à une hauteur telle qu'Aoste ne nous apparaissait plus que comme une tache cendrée, découpée sur un fond vert sombre. Mes précédentes ascensions m'avaient aguerrie, et, la tête ne me tournant plus, j'arrêtai mon mulet pour considérer à mon aise ce panorama sans rival, qui m'offrait, à la fois, d'un côté les plaines jaunes au Piémont, de l'autre les vertes vallées du Dauphiné.

« Mon oncle m'imita, et notre guide, assez taciturne jusque-là, nous demanda si le site que nous parcourions était de notre goût. C'était, pour lui, une manière d'entamer la conversation qui, après avoir effleuré bon nombre de sujets relatifs au lieu où nous nous trouvions, s'arrêta sur les bêtes fauves qui peuplent les solitudes des Alpes, et particulièrement sur les ours.

« Notre guide était un chasseur déterminé, et devenu loquace, grâce à quelques gouttes d'excellent rhum que mon oncle lui passa dans sa gourde, il nous conta en chemin plusieurs de ses prouesses : il avait tué bon nombre de ces terribles animaux, et il était davantage connu dans la contrée par son habileté et son sang-froid.

« Mais, ajouta-t-il, en terminant l'histoire d'un ours qu'il avait récemment porté à la mairie d'Aoste, j'avoue que jamais je n'ai fait preuve d'autant de sang-froid et de courage qu'un jeune Parisien qui

vint, il y a deux mois, passer une quinzaine de jours à la maison et que je menai à la chasse.

« A ce mot de Parisien, prononcé à deux cents lieues de Paris, au milieu d'un désert et par une bouche non française, j'ouvris mes oreilles toutes grandes, et ma curiosité fut piquée au plus haut point. Je regardai M. de Loivery fort éloquentement sans doute, car il pria le guide de nous conter son anecdote.

«—Pour mieux comprendre, nous dit le chasseur, nous allons faire un bout de chemin encore, et nous nous trouverons sur le lieu même où s'est passée la chose.

« Nous nous remîmes donc en route, et, au bout d'un quart d'heure, le sentier que nous gravissions péniblement, tournant brusquement à droite, nous montra le lit d'un torrent qui roulait sur un plan presque perpendiculaire et coupait le chemin en deux. Un pont de bois était jeté dessus ; au-dessous s'ouvrait un abîme qui donnait le vertige.

«—C'est là, nous dit le guide en nous désignant, à quelques toises plus bas, un nouveau pont formé, non plus de poutres et de planches solidement réunies, mais d'un simple sapin couché en travers, sur lequel un seul homme pouvait passer de front. Au-dessus et au-dessous, le torrent mugissait avec un bruit horrible ; celui qui se fût aventuré sur ce frêle passage, et à qui le pied eût manqué, se fût précipité vivant au fond de l'abîme, qui n'eût rendu son cadavre que par lambeaux informes.

« Mon oncle ordonna une deuxième halte, et Jacques (c'était le nom de notre guide) nous raconta ce que tu vas lire :

«—Un matin, dit-il, comme je descendais à Aoste, je rencontrai un beau jeune homme de vingt-six ans peut-être, avec un fusil sur l'épaule et un bâton comme celui-ci.

«—Mon brave me dit-il, suis-je bien loin encore d'une ferme quelconque, où je puisse passer quelques jours à chasser, boire du lait et herboriser ?

«—Ma foi ! monsieur, répondis-je, si vous voulez venir chez moi, vous y serez chez vous.

«—Est-ce loin ?

«—Une heure de marche.

«—Bien, je vous suis.

«C'était un Parisien, à ce qu'il me dit, qui voyageait pour son agrément. Nous lui cédâmes notre lit ; il partagea notre soupe et s'installa. Le lendemain, il s'éveilla de bonne heure.

«—Y a-t-il du gibier ici ? me demanda-t-il.

«—Plus que vous n'en tuerez jamais, fis-je, un peu vexé de la question.

«—Eh bien ! mon brave, continua-t-il, prends ton fusil, et en route. Nous ferons ainsi tous les jours, puis, lorsque je partirai, nous compterons, et je te payerai tes journées.

« Cela m'allait comme un gant.

«—Pourvu que vous me laissiez mes nuits, c'est tout ce que je demande.

«—Tes nuits ! Pourquoi faire ?

«—Dame ! fis-je en riant, nous faisons un peu de contrebande par ici...

«—Je comprends, me dit-il ; et, mordieu ! j'en suis fort aise ! Le jour, la chasse ; la nuit, la contrebande. Si tu veux m'associer avec toi, je vais

avoir un genre de vie délicieux, que mes amis de Paris m'envieront certainement.

« Je trouvais assez raisonnable qu'un beau monsieur comme lui aimât la chasse; mais que, paraissant avoir de quoi, il voulut faire de la contrebande, dame! ça me paraissait un peu drôle.

«—Faudra-t-il partager? demandai-je.

«—Les dangers, oui; les profits seront pour toi.

«—Comme vous voudrez, lui dis-je. Quand partons-nous?

«—Nous irons tuer un chamois aujourd'hui, et ce soir tu me conduira où tu voudras.

« Or, dans ce pays-ci, voyez-vous, les chamois et les ours, ça loge péle-mêle; de façon en cherchant l'un, bien souvent on trouve l'autre.

« Justement ce jour-là, comme nous arrivions sur le bord du torrent, nous aperçûmes une masse brune immobile sur ce rocher que vous voyez là derrière vous. C'était un bel ours de la grosse espèce.

«—Ah! parbleu! me dit le Parisien, tu dois me faire l'honneur de tes domaines, et c'est moi qui le tuerais.

Je me grattais encore l'oreille pour trouver une bonne raison à lui donner, attendu que je n'avais guère confiance à lui, qu'il était sur ce sapin que vous voyez, et qu'il s'en servait comme d'un pont pour traverser le torrent, car l'ours était hors de portée.

Le bruit et le courant de l'eau avaient étouffé nos paroles et détourné notre odeur; si bien que notre ours dormait tranquillement le muffle sur ses pattes.

« Le Parisien, sans faire attention à la profondeur du gouffre, traversa le torrent, fit quelques pas de plus, et ajusta l'ours à la tête.

« Je vous avoue qu'en ce moment j'eus une frayeur véritable, Tirer l'ours ailleurs que sous le ventre ou au défaut de l'épaule, c'est le blesser et le rendre furieux, mais non point le mettre hors de combat. Je voulus crier, mais l'eau mugissait. J'avancai le pied sur le tronc du sapin pour rejoindre mon imprudent compagnon... mais il était trop tard.. Le coup partit, et l'animal bondit sur ses pieds et fit entendre un terrible hurlement, puis il s'élança et revint sur le coup, debout sur ses pieds de derrière et la lèvre bordée d'une écume rouge, qui me prouva que la balle lui avait effleuré la mâchoire.

« En ce moment il présentait le flanc, et je voulus l'ajuster; mais le Parisien me prévint encore, et lâcha son deuxième coup de fusil. Bien ajusté, le monstre était mort; Malheureusement la balle, au lieu de le frapper en pleine poitrine, l'atteignit dans le bas-ventre. L'ours poussa un grognement plus strident, et se trouva d'un bond sur le chasseur, qui venait de reculer jusqu'au tronc de sapin. Je voulus faire feu une seconde fois; mais l'animal était masqué par le jeune homme, et tirer sur l'un c'était tuer l'autre.

« Dame! murmura le guide, tandis que mon oncle et moi écoutions, domptés par l'intérêt du récit, quand on va voir mourir un homme sans pouvoir le secourir, le meilleur est de prier pour lui... Je fis un signe de croix, car j'avais la conviction que mon compagnon était perdu, et je fermai les yeux pour ne point le voir broyé sous les griffes du monstre... Quand je les rouvris, j'aperçus un groupe informe se balançant au milieu du tronc de sapin, sur le gouffre qui semblait l'attirer à lui. Le Parisien se trouvait enlacé par l'ours, qui l'étouffait sur sa poitrine velue. Il avait voulu rétrogarder et mettre le torrent entre lui et son implacable ennemi; mais celui-ci l'avait suivi et atteint au milieu du chemin...

« J'eus une nouvelle tentation d'envoyer mes deux balles à l'ours, mais à quoi bon? Frappé à mort, il entraînait sa victime dans sa chute; blessé, il l'étouffait d'une seule pression.

Ma sueur était glacée, je voulus fuir... mais une force invincible me cloua au sol, je demeurai le spectateur épouvanté de cette lutte sans issue.

« Les deux adversaires chancelaient sur cet étroit point d'appui, à chaque seconde ils pouvaient perdre l'équilibre et rouler dans le précipice... Tout à coup l'ours poussa un cri rauque, ouvrit brusquement ses larges membres, et, tombant à la renverse, disparut au fond du gouffre et ricocha sur les rochers, qui servait de lit au torrent, comme une masse inerte et flasque.

« Quant au Parisien, il était debout et tranquille, un couteau à manche de nacre à la main...il avait pignardé l'ours. Son fusil, qu'il avait jeté comme une arme inutile, était demeuré sur l'autre rive; il alla le chercher, repassa le torrent avec le plus grand calme, et vint à moi, qui demeurais étourdi:

(A Continuer.)

## PREDICTIONS.

Le Mercure qui monte beaucoup et avec promptitude, annonce que le beau temps sera de courte durée.

Le Mercure qui monte lentement et fort haut, promet un beau temps de longue durée.

Quand le Mercure reste un peu de temps au variable, le ciel n'est ni serein, ni pluvieux, il ne fait ni beau ni mauvais: mais alors, pour peu que le Mercure descende, il annonce de la pluie ou du vent; si au contraire il monte, ne fut-ce que très-peu, comptez sur le beau temps.

Lorsqu'il y a deux vents en même temps, l'un près de la terre, l'autre dans la région supérieure de

l'atmosphère, si le vent le plus haut est nord, et que le vent bas soit Sud, il survient quelquefois de la pluie, quoique le baromètre soit alors fort haut; si au contraire c'est le vent du sud qui est le plus élevé et le vent du nord le plus bas, il ne pleuvra point, quoique le baromètre soit très-bas.

L'élévation du Mercure lorsqu'il y a vent du nord ou d'est, ou de nord-est, annonce du beau temps.

L'abaissement du Mercure, quand il y a vent de sud ou d'ouest, ou de sud-ouest, présage de la pluie ou de l'orage, ou un ouragan.

## LES FABLES MODERNES.

Il y avait en 1782, au collège de Brienne, un jeune écolier de quinze ans, qui faisait des vers et il faut l'avouer, des vers fort médiocres. Voici une fable inédite de ce jeune homme, fable que possède en manuscrit M. le comte de Weimars, qui la regarde à juste titre comme une des pièces les plus précieuses de son précieux cabinet.—Il est vrai que cet écolier, auteur de la fable : *Le chien, le lapin et le Chasseur*, était né en Corse, dans la ville d'Ajaccio, et qu'il se nommait NAPOLEON BONAPARTE.

## LE CHIEN, LE LAPIN ET LE CHASSEUR.

César, chien d'arrêt renommé,  
Mais trop enflé de son mérite,  
Tenait arrêté dans son gîte  
Un malheureux lapin de peur inanimé.  
Rends-toi ! lui cria-t-il d'une voix de tonnerre,  
Qui fit au loin trembler les peuplades des bois ;  
Je suis César connu par ses exploits,  
Et dont le nom remplit toute la terre.  
A ce grand nom Jeannot Lapin,  
Recommandant à Dieu son âme pénitente,  
Demande d'une voix tremblante :  
Très-sérénissime matin,  
Si je me rends, quel sera mon destin ?  
—Tu mourras.—Je mourrai ! dit la bête innocente.  
Et si je fuis ?—Ton trépas est certain.  
—Quoi ! reprit l'animal qui se nourrit de thym,

Des deux côtés je dois perdre la vie !  
Que votre illustre seigneurie  
Veuille me pardonner puisqu'il me faut mourir.  
Si j'ose tenter de m'enfuir.  
Il dit et fuit, en héros de garenne.  
Caton l'aurait blâmé : je dis qu'il n'eut pas tort,  
Car le chasseur le voit à peine  
Qu'il l'ajuste, le tire... et le chien tombe mort !  
Que dirait de ceci notre bon LaFontaine ?  
Aide-toi, le ciel t'aidera.  
J'approuve fort cette morale-là.

## LE TAMBOUR-MAJOR ET LA SARDINE.

## Fable.

Un long tambour-major, pressé par la famine,  
Dinait d'une maigre sardine  
Et s'en régala fort, ma foi !  
On a souvent besoin d'un plus petit que soi.

## LE PETIT PAIN ET LE CAISSIER.

## FABLE.

Un petit pain, qui n'avait pas de chance,  
Sous la dent d'un caissier courait un grand danger.  
Comme il se trouvait sans défense,  
Stoïquement il se laissa manger.  
*Moralité.*  
Mais, s'il avait pu se venger,  
Il n'eût pas souffert en silence.

## NOUVELLES DIVERSES.

Le lord-maire de Londrs a réuni toute sa famille dans un dîner, le jour de Noël, au Mansion-House. L'invitation comprenait 210 ; personnes, 186 sesont présentées.

Les invités du lord-maire étaient : son père, âgé de 83 ans, avec 13 de ses fils et de ses filles, 49 petits-enfants et 14 arrière-petits-enfants. Etaient également présents les 4 fils et les 4 filles du lord-maire, ses 4 frères et ses 6 sœurs, 17 neveux, 22 nièces, 29 cousins et un petit-fils. La famille de lady-maïresse assistait à ce dîner. Elle comprend sa belle-mère, 4 frères, 13 sœurs, 12 neveux, 12 nièces 41 cousins.

Voilà certes un dîner de famille comme on n'en a pas vu depuis les patriarches.

DISCUSSIONS DOTALES.—La cour suprême de l'Etat du New-Hampshire, siégeant à Manchester, vient de juger un différent entre le docteur Edward Sharp, de Philadelphie, et son beau-père, E. Ruben Hall, de Nashua. Le mariage du docteur avec Miss Hall a été célébré à Philadelphie en septembre 1870. Une heure avant la cérémonie, le père de la future prit l'engagement par écrit de servir à celle-ci, pendant sa vie, une rente annuelle de \$1,200, représen-

tant l'intérêt d'un capital de \$20,000. Mais après le mariage, M. Hall a refusé de tenir cet engagement, et son gendre, M. Sharp, s'est adressé à la justice pour l'y contraindre.

Devant la cour, M. Hall a déclaré que l'engagement dont on réclame l'exécution a été obtenu de lui par fraude. Le matin du mariage, sa fille lui aurait dit que le docteur refusait de l'épouser si son père ne lui constituait pas une dot de \$20,000. M. Hall signa la promesse dont il est parlé plus haut, pour que sa fille ne fut pas déshonorée, mais il sut plus tard que le prétendu refus était une invention, concertée entre elle et son futur mari, en vue d'obtenir la somme de \$20,000 qu'ils convoitaient.

Madame Sharp a contredit formellement les déclarations de son père, et a affirmé que c'est de sa pleine volonté qu'il s'était engagé à lui servir une rente de \$1,200. Son témoignage a été confirmé par celui de M. Bladin, qui avait rédigé l'engagement. La cour a condamné le beau-père à s'exécuter.

—Le gouvernement français vient de publier les tableaux de recensement de la population de la France en 1872.

La France compte :	87 départements.
“ “	362 arrondissements.
“ “	2,865 cantons.
“ “	35,989 communes.

Le chiffre total de la population a diminué : ce qui est un fait très-grave. Il n'est plus que de 36,102,921 habitants.

Or, en laissant à l'écart la population des départements annexés à la Prusse, le nombre actuel des Français présente une diminution de 366,936 habitants, depuis le recensement de 1864.

Dans quatorze départements où sont des centres industriels, la population a augmenté ; mais dans soixante-treize départements, elle a diminué.

Les causes de cet affaiblissement, très-malheureux au point de vue national, sont : les maladies épidémiques de 1870 et 1871, la diminution dans le nombre des mariages et dans celui des naissances, qui sont inférieures aux décès.

Dans un des derniers numéros du *Journal américain des sciences Médicales*, le docteur Galt donne de curieux détails sur une maladie singulière qui sévit dans l'Amérique du Sud, et qui est connue sous le nom de *Geophagie*, l'habitude de manger de la terre. Cette maladie est endémique dans toute l'Amérique tropicale ; dans la vallée de l'Amazone elle sévit surtout parmi les femmes et les enfants. La population métis est celle qui se livre le plus à cette funeste manie ; on compte moins de victimes parmi les tribus complètement sauvages, et parmi les classes élevées.

Les récits de cette maladie paraîtraient fabuleux s'il n'étaient attestés par des témoins irrécusables. Les enfants commencent à manger de la terre dès l'âge de 4 ans et même plus tôt ; il en meurent fréquemment en deux ou trois ans. Dans d'autres cas, ils parviennent à l'âge de la puberté. Le docteur

Galt a vu un soldat mourant de la dysenterie, qui en est la conséquence : il avait encore, une demi-heure avant sa mort, un morceau d'argile dans la bouche.

La Princesse de Galles est maintenant parfaitement rétablie de la maladie qui, il y a quelques années, a failli l'emporter. Elle ne boite plus et dernièrement elle a pris part à un grand parti de chasse.

Un nègre de Georgie ayant reçu d'une banque \$100 de plus que son cheque ne le comportait, est allé le remettre. Un journal de l'endroit en profite pour remarquer que c'est la meilleure preuve que cette race ne peut pas se civiliser.

La semaine dernière, le froid est allé à San-Francisco jusqu'à figer la surface des petites flaques d'eau. Tous les Journaux de la ville ont des articles sur la rigueur de l'hiver.

Un jeune homme qui voulait sérénader sa belle à la manière des anciens chevaliers, est venu dernièrement siffler à sa fenêtre quelques airs amoureux, n'ayant la faculté ni de chanter, ni de jouer d'instruments. Quand il eut fini, la fenêtre n'était pas encore ouverte, mais il était environné d'une cinquantaine de chiens qui étaient venus voir ce qu'il voulait.

Sur 2545 empereurs et rois, qui ont régné sur 65 nations, on a calculé qu'il y en a eu 299 de détronés, 64 ont abdicqué ; 20 se sont suicidés, 11 sont devenus fous, 100 sont morts sur le champ de bataille ; 123 ont été faits prisonniers ; 25 ont été canonisés, 151 ont été assassinés, 12 empoisonnés et 108 condamnés à mort.

## LES ORNEMENTS.

### LES BRACELETS.

L'origine du bracelet se perd dans les temps les plus reculés, et son usage s'est perpétué jusqu'à nous.

Ce gracieux ornement reçoit les formes les plus variées. Tantôt on y voit rayonner les gemmes les plus brillantes enchâssées dans les substances les plus précieuses ; tantôt ce sont des camées d'une haute valeur artistique ou de gracieuses peintures ; d'autre fois il se compose d'une simple bande de velours, d'un ruban ou d'une tresse de cheveux.

Du temps des patriarches, les hommes mêmes portaient des bracelets comme les femmes, et cette mode subsiste encore aujourd'hui chez plusieurs peuples de l'Orient ; les femmes turques et africaines en portaient même aux jambes.

Chez les anciens le bracelet était souvent un gage de fiançailles ; les filles n'en portaient pas qu'elles ne fussent accordées. Les Romains le nommaient *armilla* ; chez eux il était non-seulement un ornement, mais aussi la récompense de la valeur. Il y

en avait d'or, d'argent et d'ivoire pour les personnes d'un rang distingué, de cuivre et de fer pour la populace et les esclaves ; car il était tout à la fois un signe d'honneur et une marque d'esclavage.

Le bracelet ancien a eu différentes formes. Chez les Grecs et les Romains les femmes en portaient qui avaient la figure d'un serpent ou la forme d'un cordon rond terminé par deux têtes de serpents. Ces bracelets ornaient la partie supérieure du bras. Le mot *armilla*, qui en latin veut dire bracelet, vient d'*armus*, nom de cette partie supérieure du bras ; il se plaçait aussi sur le poignet, et on lui donnait alors le nom de cette partie de la main, on l'appelait *pericarpia*.

Les femmes portaient encore des bracelets faits en forme de tresse. Les Sabins au rapport de Tite-Live, en avaient d'or, et de fort pesants, qu'ils portaient au bras gauche. On lit dans la vie de Maximin, écrite par Capitolinus, que cet empereur, dont la taille mesurait 8 pieds, avait les doigts si gros,

qu'il se servait du bracelet de sa femme en guise d'anneau.

Le bracelet a été la parure de deux sexes, non-seulement dans plusieurs régions de l'Orient, mais chez diverses peuplades de l'Océanie, qui emploient à la fabrication des leurs l'écorce de certains arbres, les plumes, les coquilles, la verroterie, etc.

Ce n'est que sous Charles VII que les Françaises adoptèrent cet ornement, ainsi que les pendants d'oreilles et les colliers.

#### LES COLLIERS.

Dès la plus haute antiquité on faisait usage de colliers. Les Médes et les Babyloniens en portaient d'or, d'argent et de pierreries. Les Egyptiens et les Hébreux, les Grecs et les Romains s'en ornaient également. Les dames le regardaient comme une des principales parures ; on en suspendait au cou des déesses dans les temples.

Cet ornement se prête à la plus extrême simplicité : le collier que décrit Aristénède, dans sa première épître, était orné de pierres précieuses, dont les plus petites étaient arrangées de manière à former le nom de la belle Laïs, qui le portait.

On en distribuait même aux soldats pour prix de leur valeur. Chez les Romains ceux que l'on donna aux cavaliers avaient différents noms : on l'appelait *phalera* celui qui descendait jusque la poitrine, et *thorynes* celui qui entourait seulement le cou : ils étaient d'or ou d'argent, suivant les circonstances et l'importance des services.

Manlius, surnommé *Torquatus*, n'avait pris ce surnom que parce qu'il avait enlevé un collier d'or au Gaulois qu'il avait vaincu dans un combat singulier. Un officier plébéien, appelé Licinius Dentatus, déclara dans une assemblée du peuple, qu'il conservait dans sa maison plus de vingt colliers, et plus de soixante bracelets comme récompense de sa valeur.

Les anciens peuples de la Grande-Bretagne portaient des colliers d'ivoire ; ceux des esclaves avaient une inscription, afin qu'on les arrêtât s'ils venaient à prendre la fuite.

Le *collier d'un ordre* est en général une chaîne d'or émaillé, souvent avec plusieurs chiffres, au bout de laquelle pend une croix ou quelque autre marque distinctive. Maximilien est le premier des empereurs qui ait mit un *collier d'ordre* autour de ses armes, lorsqu'il devint chef de l'ordre de la *Toison d'or*. En France, c'est Louis XI qui le premier entoura ses armoiries du collier de l'ordre qu'il avait institué. Les chevaliers de l'*Ordre du collier* de l'ancienne république de Venise, appelé aussi *chevaliers de Saint-Marc* ou de la *Médaille*, portaient autour du cou pour marque distinctive la chaîne que le doge leur donnait en leur conférant l'ordre, et à laquelle pendait une médaille à l'effigie du lion ailé de la république, symbole de son patron, l'évangéliste St. Marc.

#### BOULES OU PENDANTS D'OREILLES.

Les *pendants d'oreilles* sont un des ornements les plus anciens ; on les retrouve chez tous les peuples,

sauvages ou civilisés. Les Egyptiens et les Hébreux portaient cet ornement.

Eliézer donna des boucles d'oreilles à Rebecca. On voit dans Homère qu'elles entraient alors dans la parure des femmes. Les Romaines en avaient de si lourdes que, suivant Sénèque, leurs oreilles en étaient chargées plutôt qu'ornées.

Il y avait des personnes dont l'occupation ordinaire consistait à donner leurs soins aux lobes des oreilles des élégantes de Rome, souvent blessées par le poids de l'or, des perles et des gemmes que l'on y suspendait.

Les hommes chez les Grecs s'ornaient quelquefois de boucles d'oreilles ; les enfants n'en portaient que du côté droit.

Dans les plus anciens tombeaux des rois d'Egypte on trouve des agathes, des calcédoines, des onyx, des cornalines, qui ont la forme de perles parfaitement rondes et d'un très-beau poli, qui servaient à faire des boucles d'oreilles.

Les Hébreux appelaient *nesim* ou *nisme* l'anneau dont ils ornaient leurs narines. Cet usage, que l'on retrouve chez plusieurs peuples sauvages, paraît avoir été pratiqué en Orient dès le temps d'Abraham.

Les peintures chinoises offrent un grand nombre de figures dont les narines sont ornées de perles et de pierres précieuses. Rien n'est plus bizarre que les coutumes que l'on retrouve chez les travailleurs de nos colonies ; suivant leur origine, il y en a qui portent des boucles non-seulement aux oreilles et au nez, mais même aux lèvres.

#### LA CEINTURE.

Comme la plupart des ornements, la ceinture est de la plus haute antiquité. Les Grecs et les Romains avaient des ceintures ; les Juifs en portaient lorsqu'ils mangeaient l'agneau pascal, et leur grand-prêtre s'en ornaient dans les sacrifices.

L'usage des ceintures a été fort commun dans nos contrées ; mais les hommes ayant cessé de se vêtir de vêtements amples et flottants, et pris le justaucorps et le manteau court, l'usage des ceintures s'est restreint au magistrats, aux gens d'Eglise et aux femmes.

Nos ancêtres attachaient à la ceinture une bourse, des clefs, etc. Cet ornement devenait ainsi un symbole de l'état ou de la condition, dont la privation indiquait que l'on ne la possédait plus.

C'est pour cela qu'autrefois, ainsi que chez les anciens, on attachait une marque d'infamie à la privation de la ceinture. Les banqueroutiers et autres débiteurs insolubles étaient obligés de la quitter.

D'autres symboles étaient attachés à la ceinture : l'histoire rapporte que la veuve de Philippe 1er, duc de Bourgogne, renonça au droit qu'elle avait à sa succession en quittant sa ceinture sur le tombeau du duc.

Chez nous la ceinture joue un grand rôle depuis la révolution de 1789. Elle fut portée comme insigne de leur dignité par les représentants du peuple, par les membres du Directoire et des conseils, et par les consuls. Aujourd'hui en France les membres des

cours et tribunaux, les officiers généraux, les préfets, sous-préfets, les commissaires de police, les officiers de paix, etc., la portent dans les cérémonies publiques ou dans l'exercice de leurs fonctions. La ceinture des magistrats consiste en un large ruban noir aux deux bouts tombants, garnis d'un affilé ; celle des fonctionnaires de l'ordre administratif est une large bande d'étoffe de soie aux couleurs nationales.

Chez les Grecs et chez les Romains, c'était la coutume que le mari dénouât la ceinture de sa femme, le premier soir de ses noces. Homère appelle cette ceinture, *ceinture virginale*. Elle était de laine de brebis, nouée d'un nœud singulier qu'on appelait le *nœud d'Hercule*.

Louis IX défendit aux femmes mal famées de porter, suivant l'usage d'alors, des ceintures dorées. Des peines corporelles, le fouet, l'exposition publique étaient prononcées contre celles qui étaient en contrevention. Malgré ces rigueurs, presque aucune n'obéit à l'ordonnance ; c'est de là qu'est venu le proverbe : *Bonne renommée vaut mieux que ceinture dorée*.

#### L'ÉCHARPE.

Tout le monde sait que l'écharpe est une longue bande d'étoffe en laine, en soie ou en dentelle, brodé d'or ou d'argent. Les femmes s'en parèrent d'abord, puis son usage passa aux gens de guerre. Les chevaliers en portaient autrefois en ceinturon ou en bandoulière. Celle de chaque chevalier avait ordinairement la couleur préférée par la dame de ses pensées ; cependant l'écharpe servait aussi par sa forme et sa couleur, à distinguer les divers ordres de la chevalerie et les partis politiques.

A la mort d'Henri III, par exemple, le duc de Cayenne, sa cour et plusieurs autres personnes prirent l'écharpe verte en signe de réjouissance, et quittèrent la noire, qu'ils avaient portée jusque-là.

Les Français portaient l'écharpe blanche ; les Anglais et les Piémontais, la bleu ; les Espagnols, la rouge ; et les Hollandais, l'écharpe orange.

Les maréchaux, les officiers-généraux, les commandants de place ont une écharpe en or ou en argent, que l'on appelle plutôt *ceinturon*. En France, l'écharpe tricolore sert aujourd'hui d'insigne aux magistrats municipaux, aux commissaires de police, etc.

#### LE DIADÈME.

Diadème vient du mot grec *diadédos*, qui veut dire lier autour. Réduit à sa plus simple expression, c'est une bandelette ou un bandeau d'étoffe. Dans les premiers temps des bandelettes dont on entourait la tête des dieux ou des princes étaient la marque de leur autorité ; c'est l'origine des diadèmes et des couronnes.

Chrysés, dans l'*Iliade*, se présente au camp des Grecs, tenant en main le sceptre d'or et la bandelette d'Apollon, dont il était le prêtre. Cette bandelette est appelée *stemma* par Homère, parce qu'elle était le symbole du dieu dont elle marquait la puissance.

Dans les premiers temps le diadème était donc un bandeau royal, tissu de fil, de laine ou de soie, ordinairement blanc et tout simple, quelquefois chargé d'or, de perles et de pierreries ; il était la marque de la royauté, parce que les rois s'en ceignaient le front pour laisser la couronne aux dieux.

Pline prétend que Bacchus en fut le premier inventeur ; les buveurs s'en servirent d'abord pour se garantir des fumées du vin en se serrant la tête, et depuis on en fit un ornement royal.

Alexandre se para du diadème de Darius, et ses successeurs suivirent son exemple. Au rapport de Jornandès, Aurélien fut le premier empereur romain qui orna sa tête d'un diadème : Constantin, ainsi que tous les empereurs qui vinrent après lui, s'en décorèrent.

On remarque aussi cet attribut sur les médailles des impératrices, et la bande qui termine par le bas toutes les couronnes est une espèce de diadème.

R.

## REGLES DU JEU DE DAMES.

On appelle *dame damée*, ou simplement *dame*, le pion de l'un des joueurs qui est parvenu à se fixer sur la première ligne horizontale du jeu de l'adversaire. Pour distinguer la dame du pion, on couvre le pion d'un autre pion de même couleur. Il ne suffit pas qu'un pion passe sur une des cases désignées pour être damé, il faut qu'il y reste placé par un coup qui s'y termine : ainsi un pion qui serait arrivé sur une des cases à damer, mais qui aurait encore à prendre, serait obligé de continuer son chemin et de rester pion.

Une dame a de grandes prérogatives et contribue beaucoup au gain de la partie. Elle diffère d'un pion, non seulement par la valeur, mais encore par

la marche et par la manière de prendre. Ainsi le pion, dans sa marche, ne fait qu'un pas en avant, à moins qu'il ne prenne, et il ne prend que de case en case, tandis que la dame est libre d'aller d'une extrémité du damier à l'autre extrémité, si le passage est libre, c'est-à-dire si, dans cet espace, il ne se trouve ni pions de la couleur de cette dame, ni pions de la couleur opposée qui ne soient pas en prise. En outre, la dame, lorsqu'elle a à prendre des pions ou des dames, peut traverser plusieurs cases à la fois, pourvu qu'elles soient vides ou qu'il s'y trouve des pions de la couleur opposée qui soient en prise, de sorte que, dans la liberté de ses mou-



vements, elle peut tourner à droite, à gauche, et faire quelquefois le tour du damier.

Dès qu'un joueur a touché un pion ou une dame, il est obligé de jouer ce pion ou cette dame, quand aucun obstacle ne s'y oppose; c'est de là que vient l'axiome: *Dame touchée, Dame jouée*. Tant qu'on tient le pion ou la dame, les eût-on posés sur une case vide, si on ne les a pas lâchés, on a le droit de les poser ailleurs; mais, dès qu'on les a lâchés, ils sont joués irrévocablement. Lorsqu'un joueur veut toucher un ou plusieurs pions pour les arranger, il doit dire: *J'adoube*; faute de cette précaution, son adversaire peut le forcer à jouer celui des pions qu'il jugera à propos de faire avancer, pourvu toutefois qu'il n'y ait point d'obstacle.

Toute faute est faute, de quelque nature qu'elle soit. Si donc un joueur fait une fausse marche, c'est-à-dire place son pion ou sa dame sur une case autre que celle sur laquelle ce pion ou cette dame devrait être placé, l'adversaire peut à son gré faire redresser l'erreur, ou la laisser subsister, s'il juge qu'elle lui est avantageuse. De même, si un joueur, en prenant, lève par erreur son propre pion ou sa dame, il ne peut plus les remplacer. Enfin, s'il n'enlève pas tous les pions ou toutes les dames qu'il avait à prendre, quand bien même il aurait figuré qu'il avait à les prendre, il est tenu de les laisser sur le damier.

*Souffler n'est pas jouer*, est un axiome qui demande quelques explications. *Souffler*, c'est s'emparer du pion ou de la dame qui n'a pas pris lorsqu'il avait à prendre ou qui n'a pas pris tout ce qu'il avait à prendre; mais après avoir soufflé, le joueur joue son coup comme à l'ordinaire. Le joueur qui a le droit de souffler est libre d'user de ce droit ou de s'en abstenir: il peut donc, à son gré, ou enlever le pion qui n'a pas pris tout ce qu'il avait à prendre et ensuite jouer, ou ne pas l'enlever et jouer, ou enfin forcer le joueur à prendre avec son pion tout

ce qu'il devait prendre. Mais si celui qui est en droit de souffler a touché le pion à souffler, il n'est plus libre de faire prendre, il est obligé de souffler d'après la règle déjà connue que *dame touchée est dame jouée*. Enfin celui qui refuse de prendre, lorsque son adversaire a le droit de l'y obliger, perd la partie, en vertu de cette autre règle générale, ainsi formulée: *Qui quitte la partie la perd*.

Celui qui a à prendre de plusieurs côtés doit prendre du côté le plus fort, c'est-à-dire du côté où il y a un plus grand nombre de pions ou du côté où se trouvent des dames, tandis que de l'autre côté il n'y a que des pions. S'il n'agit pas ainsi, il s'expose à être soufflé. Lorsque, vers la fin d'une partie, deux joueurs égaux en force restent l'un avec une dame et deux pions ou deux dames et un pion ou même trois dames, et l'autre avec une dame seulement, mais sur la ligne du milieu, cette partie est nécessairement remise. Si la dame unique n'a pas la ligne du milieu, il y a plusieurs coups à gagner; mais, comme ils ne sont pas forcés et qu'il faut que la partie ait une fin, il est de règle que le joueur qui a trois dames ne puisse obliger son adversaire à jouer plus de quinze coups.

#### EXPLICATION DU DERNIER REBUS.

L'Esprit est une puissance qui vaut mieux que celle de la force.

L'S pris haie hune Puissance qui veau MI œufs queue selle deux *la fort ce*.



#### RÉBUS.

